Document généré le 12 mai 2024 23:21

24 images

Une bouffée d'air frais

La fracture du myocarde de Jacques Fansten

Gilles Marsolais

Numéro 52, novembre–décembre 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22509ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1990). Compte rendu de [Une bouffée d'air frais / *La fracture du myocarde* de Jacques Fansten]. *24 images*, (52), 84–84.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA FRACTURE DU MYOCARDE
DE JACQUES FANSTEN

UNE BOUFFÉE D'AIR FRAIS

par Gilles Marsolais

Les enfants d'abord (Sylvain Copans et Nicolas Parodis).

À part ***Le petit Marcel*** (1976), une comédie dramatique corrosive cernant l'itinéraire d'un jeune camionneur qui devient indicateur de police, et ***États d'âme*** (1986), Jacques Fansten est surtout réputé pour son travail à la télévision où il a réalisé de nombreux documentaires et reportages et plusieurs longs métrages.

Dans ***La fracture du myocarde***, on retrouve les caractéristiques qui ont distingué son cinéma d'entrée de jeu: un récit bien articulé, des dialogues ciselés à la perfection, un choix judicieux des comédiens (rappelez-vous Yves Robert et Jacques Spiesser dans son premier film), et par-dessus tout une justesse de ton, un ensemble d'éléments contribuant à créer un climat d'une authenticité rare. Ce film provoque un enchantement qui n'est pas sans évoquer ***Zéro de conduite*** de Jean Vigo ou ***Les 400 coups*** de François Truffaut. Rien de moins. Jacques Fansten navigue à l'aise entre ces balises, en imposant un regard et un ton qui lui sont propres, entre la gentillesse de l'un et l'anarchie dévastatrice de l'autre. Ses enfants qui tentent d'imiter gauchement les adultes, en reproduisant leurs travers en toute innocence, ou qui se jouent d'eux allègrement en les manipulant ou en les faisant chanter sur tous les tons, ménagent dans leur comportement cette distance et ce détachement qui nous les rendent si proches et qui leur attirent notre sympathie. En ce sens, il s'agit bel et bien d'un film qui s'adresse aux adultes. Par exemple, voyez comment et sur quel ton ils évaluent la pertinence d'utiliser la caisse d'une horloge grand'père, munie d'une vitre sur sa partie supérieure, en guise de cercueil pour la mère de leur copain. «C'est bien, observe l'un d'eux avec détachement, avec la vitre ça fait comme un hublot». Mais ces enfants ne sont pas pour autant des adultes: leur imagination débordante qui les pousse à inventer des situations insensées et à vivre en fonction d'un code d'honneur qui leur est propre, établit précisément une ligne de démarcation assez nette entre leur monde et celui des adultes.

L'histoire est toute simple: des enfants d'une même classe décident de cacher à leur entourage la mort de la mère d'un de leurs copains, né de père inconnu, afin de lui éviter d'être mis en orphelinat et de connaître les affres de l'assistance publique. Axé sur la solidarité qu'ils développent, naviguant entre la bonté et la férocité, le récit, à travers son illustration d'une anarchie douce, entretient cette flamme essentielle de la révolte, pour le profit des adultes. Jacques Fansten réussit le pari de rallier du côté des enfants les spectateurs que nous sommes non pas tant contre la bêtise que contre la maladresse des adultes qui s'agitent autour des enfants en s'inquiétant inutilement à leur sujet. Dans cette optique, il se permet de grossir le trait, notamment à l'endroit des éducateurs passablement fébriles, attitude qui contraste avec la retenue du jeu des enfants qui n'ont pas à supporter le poids philosophique de cette mort à laquelle ils sont confrontés, ni à mesurer la portée de leurs gestes aussi énormes que naïfs. Jacques Fansten nous communique avec justesse ce qu'ils vivent intérieurement simplement en nous montrant, par exemple, la façon qu'ont les copains de regarder leur propre mère, à la dérobée, de la découvrir sous un autre angle et de l'aimer alors intensément. Des images toutes simples qui valent mille mots. Cette même discrétion se retrouve au niveau de la musique qui exploite diverses variations autour d'un même thème, comme les mouvements de caméra qui parviennent à se faire oublier, ce qui est ici la marque d'une maîtrise évidente. Un film à voir sans faute. ■

LA FRACTURE DU MYOCARDE
France, 1990. Ré. : Jacques Fansten. Scé. : Jacques Fansten. Ph. : Jean-Claude Saillier. Mus. : Jean-Marie Sénia. Int. : Sylvain Copans, Nicolas Parodi, Cecilia Rouaud, Delphine Gouttman, Lucie Blossier, Kaldi El Hadj. 100 minutes. Couleur. Dist. : Prima Film.